

Tack



Tack

Université
BORDEAUX
MONTAIGNE



Talence

Ville de
PESSAC



2099 UN MONDE SANS TACK

sommaire

COUVERTURE PAR MATHILDE

3 OURS ET EDITO
PHOTOGRAPHIE DE JULIETTE MIGLIERINAHARDY

UNAHVNEER K'AMPAARFEEH **4**
POEME ECRIT PAR BRAS CUBAS

ERRANCE EN TERRE DEVASTEE : ZONE Z **5**
ARTICLE ECRIT PAR THEO TOUSSAINT
ILLUSTRATION REALISEE PAR @MARION_CREATIONS

L'HUMANITE CULTURICIDE **6**
ARTICLE ECRIT PAR FLORA
ILLUSTRATION REALISEE PAR @WIREXIA_ART

50% JULES VERNE 50% RAY BRADBURY **7**
ARTICLE ECRIT PAR GALIT

CULTURE SHARE 2099 LA REVANCHE DES PARIAS **10**
ILLUSTRATION REALISEE PAR EMMA TOUSSAINT

POSTER PAR @SHIRLEY

EDITO

MATHILDE

THEO

EMMA

JULIETTE

MARION

GABRIEL

AMANDINE

SHIRLEY

FLORA

CHARLOTTE

NOEMIE

OURS

+K'ampaarfeeh

PENSES-TU QUE LE FUTUR SERA UNE
LIGNE COLORÉE ?
UNE LUMIÈRE DE NÉON ?
QUE LES YEUX SERONT LAMPÉS
ET LES VOITURES VOLERONT ?

REGARDE AUTOUR DE TOI
OÙ EST-CE QUE POUSSE CE FUTUR ?
EST-CE QU'IL NAGE DANS LA MER-PLASTIQUE
OU BIEN BRILLE DANS LES FORÊTS
QUI BRÛLENT À CHAQUE JOUR ?

TRANSHUMANISME
CYBERCRYPTO ET PUNK ET SPACE
EST-CE CELA LE LENDEMAIN QUE TU VOIS
VRAIMENT ?

SI TU VEUX UNE IMAGE DE L'AVENIR
IMAGINE UN VISAGE HUMAIN
MANGEANT UNE BOTTE...

ÉTERNELLEMENT
BRAS CUBAS

Errance en terre dévastée : Zone Z

Par Théo Toussaint

Le premier récit long de l'auteur Renaud Thomas invite le lecteur à explorer au côté de ses protagonistes une contrée déliquescence peuplée d'êtres bouleversés.

Créateur lyonnais aux multiples facettes, Renaud Thomas dévoile tout son art à travers une diversité de rôles : scénariste, illustrateur, sérigraphe dans l'atelier de la librairie Expérience, fondateur de la maison de publications Arbitraire et organisateur du Grand Salon de la Micro-Édition. L'artiste est habitué aux collaborations graphiques au sein de nombreux fanzines et ouvrages auto-produits dans lesquels il livre des compositions uniques, empreintes d'une certaine obscurité, marquées à l'encre noire et régulièrement critiques de la société consumériste.

Initié par une série de planches épisodiques publiées dans différentes revues consacrées à la bande-dessinée indépendante, Zone Z se dévoile pleinement au sein d'un ouvrage intégral aux éditions Cornélius. L'œuvre cristallise l'essence des travaux artistiques de son créateur. Renaud Thomas expérimente les bizarreries surréalistes et initie de curieuses trouvailles dans un recueil de 168 planches. Ce format plus étendu lui permet de réadapter ses propres codes visuels et narratifs afin d'immerger d'autant plus le lecteur au sein de son univers.

Juste la fin du monde

Zone Z est un récit d'exploration post-apocalyptique rythmé par la progression de ses deux protagonistes, qui débute dans la plus banale des situations. Deux adolescents sortent d'un bus pour rentrer chez eux. Pris d'un élan de curiosité, l'attention du duo se porte la lisière de leur quartier : de l'autre côté de la route se trouve la Zone Z. Sur un coup de tête, ils se décident à explorer ce mystérieux territoire désertique et inhospitalier. Les deux camarades font fit des injonctions de la vie réelle et s'enfuient dans ce no man's land par l'envie la plus spontanée d'expérimenter et de découvrir en toute liberté.

Après quelques planches à vagabonder au milieu des rues vides jonchées de déchets, où se côtoient les terrains en friche et les bâtiments détruits, les héros font la rencontre d'un étrange personnage affalé sur un banc. Celui-ci, muni d'un vieux dictionnaire électronique, assure ne pas vouloir son emplacement pour se dévouer à apprendre "tous les mots qui existent". Il est soutenu dans sa tâche par son coach de vie, un éléphant en peluche rapiécé, avec lequel il discute dès que les deux garçons ont le dos tourné.

Cette première interaction marque le ton de l'ouvrage, à la fois absurde et terriblement inquiétant. La galerie d'interlocuteurs qui peuplent la Zone Z renforce cette ambiance malsaine omniprésente par une caractérisation visuelle insolite et des dialogues cryptiques. Les deux jeunes aventuriers parcourent silencieusement les vestiges de cette civilisation dépeinte comme une société de consommation à outrance, envahie par des champs sans fin de panneaux publicitaires. Des centres commerciaux abandonnés aux cheminées décrépies des usines, les paysages désolés se délitent au fur et à mesure des pages.

Les êtres vivants comme les bâtiments semblent anéantis. Durant leur déambulation prolongée dans les ruines, les adolescents se heurtent à l'hostilité des mystérieux habitants de la contrée dévastée. Ceux-ci sont menacés par des humanoïdes mutants reclus dans les égouts lorsqu'ils évoquent le monde au-delà des profondeurs du cloaque et bien au-delà de la Zone Z.

J'ai Poutrit chez vous

Les deux héros prennent le rôle de témoins entre les différentes péripéties du récit. Bien que les protagonistes se voient sollicités au fil de multiples rencontres pour accomplir plusieurs tâches : apporter un document au Centre d'Obtention du Travail, pêcher des poissons, retrouver une fleur dans le désert... Ceux-ci maintiennent une certaine distance avec les occupants de la région ravagée pour conserver une vision très extérieure aux événements. A contrario, le soin apporté à la narration graphique renforce l'implication du lecteur pour découvrir les autres mystères de la contrée post-apocalyptique.

Renaud Thomas y insuffle une dimension marquée par l'effritement et le chaos, grâce à une technique soutenue autour des textures et des trames. Le dessin est simplifié pour les personnages afin de faciliter l'identification et accentuer le travail sur les arrière-plans qui fourmillent de détails tortueux, remplis des bizarreries qui composent les environnements. Le graphisme est en bichromie, l'auteur use du noir et blanc auquel il ajoute des tâches verdâtres éparées pour donner un rendu particulièrement texturé, qui renforce l'aspect sale et dégarni de la Zone Z. L'œuvre se distingue également par un découpage novateur, la composition des planches utilise des lignes obliques acérées pour séparer les différentes cases. Cette manière très brutale d'user des outils séquentiels pour construire la narration permet de rythmer de manière dynamique et d'intensifier l'apprêt de ce monde sauvage. La proposition graphique s'approche curieusement de l'art brut, dans la volonté d'offrir une production forte par l'utilisation d'un trait épais, bourru et cru.

Cette esthétique trouve une opposition symbolique dans la réalisation de certaines scènes où le dessin s'effrite lentement à chaque case pour se transformer en une composition de plus en plus abstraite. Ces planches magnifient le vide en effaçant les éléments et octroient des espaces de respiration au sein du récit. Deux langages se côtoient ainsi au sein de l'œuvre : le chaos esthétique qui submerge le lecteur de micro-éléments et les phases d'accalmie où le verbe laisse place au néant. Ces passages initient un sentiment de mélancolie et isolent souvent les deux adolescents de la violence du monde extérieur.

Zone Z propose une complémentarité singulière entre son propos narratif et son univers visuel. Le récit conserve le mystère intact autour de cet énigmatique no man's land.

L'humanité culturicide

Il est un monde où la culture n'existe plus. Les connaissances, les habitudes, les lettres, les traditions, les religions, la diversité dans son ensemble ne sont plus. L'ensemble lui-même, la culture de l'humanité, est en voie de disparition.

Il est un monde où la culture n'existe plus. Nous vivons grâce à la main d'œuvre et sa production à outrance, mais surtout nous ignorons de gré ces régions que l'on ne veut pas voir. Cependant, tandis que l'on vit grâce à ces productions de masse et de force, des populations n'ont pas le privilège de vivre, mais sont plutôt résignées à survivre à cause d'elles. Cette évolution sera qualifiée par certain.e.s de progrès, par d'autres de régression.

Mais qu'en est-il de celles et ceux qui survivent ? De celles et ceux qui sont à l'origine de ces progrès, de notre futur, mais qu'on ne questionne jamais ?

Il existe un monde où la culture est portée disparue depuis trop longtemps. Un monde divisé entre ceux qui produisent et ceux qui consomment. Un monde où nous avons enlevé la culture, nous l'avons arrachée des mains de leurs parents afin de se la réapproprier à des kilomètres de son berceau et de l'employer pour retarder notre propre fin.

Il y a un monde où certain.e.s réparent les erreurs et la négligence des bons vivants, alors qu'ils en sont continuellement victimes. Dans ce monde, nous sacrifions des mains, des mains parfois trop petites pour le poids que ces travaux leur imposent, sous prétexte d'agir pour l'humanité et sa préservation. Cela voudrait-il dire qu'il existerait des bons et des mauvais vivants ? Des vivants méritant moins d'attention en tant qu'humain, mais plutôt en tant qu'outil ? Car dans ce monde, ce sont toujours les mêmes qui fabriquent des solutions que l'on n'imaginera pas pour leur continent, car ils sont né.e.s à l'endroit où l'on n'ose jamais regarder, à l'endroit que l'on exploite sans cesse, mais où l'on n'ose jamais chercher de remède aux maux qu'on lui cause.

L'humanité est un ensemble de cultures. La culture est un équilibre, un partage. Mais alors qu'en est-il lorsque l'humanité perd pied, car la culture de certain.e.s leur est enlevée au profit d'une autre ? Qu'en est-il lorsque le droit de vivre vaut plus dans certains hémisphères que dans d'autres ? L'humanité est un ensemble. Sans unité, elle disparaît. Alors, cherchons-nous à préserver la culture humaine, l'ensemble qu'est l'humanité, ou à préserver un seul hémisphère ?

Il est un monde dans lequel l'humanité est en carence de cultures. Nous en faisons déjà le deuil sans même avoir essayé de la soigner.

50% JULES VERNE RAY BRADBURY (OU PRESQUE)

“Sa force vient précisément de savoir ne jamais inventer, mais de prêter au réel une attention aiguë, presque hypnotique, jusqu'à lui faire livrer son secret et révéler ses possibles.”¹

Les livres, et les histoires en général, ont cette magie de ne pas être coincés dans le temps. Ils continuent d'évoluer, des années voir des siècles après leur création. Décalé, prophétique, étrange, révolutionnaire, bizarre,... Des générations l'ont pris dans leurs mains et chez chaque personne, les mots lus résonnaient différemment. Pierre-Jules Hetzel refuse, aux alentours de 1863, le manuscrit de Paris au XXème siècle, le trouvant trop négatif et loin du point de vue de la vision du futur. D'après lui, il ne s'agissait que d'une tentative échouée de Jules Verne de révolutionner l'écriture. Pourtant, il est question d'un roman troublant qui comporte beaucoup, pour ne pas dire, uniquement des réalités sur le monde d'aujourd'hui. En ce début d'année 2023, nous allons parler de deux figures de l'anticipation bien différentes et pourtant... Il s'agit de Jules Verne, français qui a vécu de 1828 à 1905, personnage longtemps considéré comme un écrivain pour enfant, mais qui ferait angoisser n'importe quel cancre en sciences qui s'aviserait d'ouvrir ses romans. Et Ray Bradbury, un américain écrivain et poète qui base ses écrits plus sur la qualité de la langue que sur la probabilité des événements. Il se dit lui-même "la personne la moins scientifique que vous ne rencontrerez jamais.". Né en 1920 et mort en 2012, il a, enfant, beaucoup lu Jules Verne, H.G. Wells entre autres. Bien qu'ils aient, tous les deux écrit des ouvrages de science-fiction, leur approche et leur vision du futur ne sont pas les mêmes.

Dans Chroniques martiennes, à mes yeux le meilleur recueil de nouvelles de Ray Bradbury, nous suivons, entre Janvier 2030 et Octobre 2057, la conquête de Mars, sa colonisation, son peuplement et sa fin. Alors qu'il vit en pleine guerre froide, Ray Bradbury à travers la science-fiction critique la politique américaine. Contrairement à Jules Verne, il n'a pas foi en la Science. Il démontre dans "Viendront de douces pluies", comment l'Homme, à travers tous les progrès technologiques, a été réduit et est devenu non-indispensable. La beauté de ce texte réside dans la capacité de l'auteur à rendre présent ce qui est absent : la maison ultra-connectée continue son rituel alors qu'il n'y a plus personne. Il a souvent été critiqué pour son pessimisme, et il est vrai qu'il faut un certain recul pour aborder ses œuvres, car il met en garde l'humanité sur les erreurs qu'elle ne cesse de commettre irrémédiablement. Alors qu'à l'époque, le cinéma Américain montre le bon américain et le mauvais alien difforme assoiffé de tuer, il contrebalance ce rapport dans "... Et la lune qui luit" : "Vous avez entendu les discours du Congrès avant notre départ. Si les choses tourment bien, ils espèrent établir trois centres de recherche nucléaire et autant de dépôts de bombes atomiques sur Mars. [...] Que diriez-vous si un martien vomissait sa vinasse sur les tapis de la Maison-Blanche ?".

Pourtant, il ne faut pas opposer Jules Verne et Ray Bradbury sur la base du optimiste/pessimiste, car si Jules Verne reste plutôt confiant pendant la première partie de sa carrière, il connaîtra une période à la fin de sa vie, où ses romans seront marqués par la désillusion et la crainte que le savoir ne soit pas utilisé pacifiquement. Il est nécessaire de se rappeler qu'optimiste ne veut pas dire sans portée politique (par exemple : Un capitaine de Quinze ans (1878) est à propos de l'esclavage et du commerce d'esclaves africains). Tous les deux prennent des éléments de leur présent et les extrapolent à leur extrême. Alors que Ray Bradbury nous emmène déjà sur Mars, Jules Verne, en 1865 avec De la Terre à la Lune, quitte le registre de la fantaisie pour l'astronautique : «Celui-ci utilise un canon géant, la Columbiad, pour propulser vers notre satellite un obus creux emportant plusieurs passagers, [...] Il semble que Jules Verne n'ignorait pas les critiques (notamment la violence mortifère du choc initial) que l'on pouvait formuler à l'encontre du moyen de propulsion choisi. Du moins, cette méthode avait-elle l'apparence d'une certaine plausibilité et permettait-elle ainsi de poursuivre l'aventure dans ce véritable tour de for romanesque qu'est Autour de la lune.» À partir d'une maîtrise du sujet, et des sciences de son temps, il fait construire dans son roman la fusée à seulement quelques kilomètres de là où les Américains planteront plus tard la base de Cap Canaveral. Tout au long de sa vie, il a ainsi classé bon nombre de coupures de journal, de notes, etc... Par thématique, se renseignant avant chaque roman sur la culture, le vocabulaire spécifique... Cela est d'autant plus intéressant qu'il n'aurait jamais pu visiter tous les endroits réels dans lesquels prennent place ses histoires. À travers un regard critique envers sa société, il se projette dans ce que pourrait être le futur. C'est donc normal que lorsque des événements tels que la guerre franco-allemande, le développement de la colonisation, ou les tensions avec l'Angleterre surviennent, un sentiment de désillusion le saisit et influe sur ses écrits.

Fahrenheit 451, c'est la température à laquelle brûle le papier, et quelle ironie d'avoir fait de cette histoire un livre... Dans ce roman, les pompiers n'éteignent pas les feux, mais les allument pour faire disparaître les livres, et avec, la possibilité de laisser l'homme réfléchir par lui-même. Bien sûr, la raison officielle est d'éviter de heurter les minorités. D'ailleurs cette thématique de l'autodafé est reprise et bien expliquée dans «Usher II : »⁻. Tous ses livres ont été brûlés dans le Grand Incendie. Il y a trente ans de cela en 2006. [...] Au nom de la loi votée pour la circonstance. Oh, ça a commencé en douceur. En 1999, ce n'était qu'un grain de sable. On s'est mis à censurer les dessins humoristiques puis les romans policiers et naturellement les films d'une façon ou d'une autre sous la pression de tel ou tel groupe, au nom de telle orientation politique, tels préjugés religieux, telles revendications particulières : il y avait toujours une minorité qui redoutait quelque chose, et une grande majorité ayant peur du noir, peur du futur, peur du passé, peur du présent, peur d'elle-même et de son ombre.» Bien qu'il critique, à travers Fahrenheit 451 et «Usher II», la grande chasse aux «sorcières» contre les communistes de McCarthy, cela résonne comme un avertissement qu'à tout moment, sous n'importe quel prétexte, la lecture de certains livres puis de tous, peut nous être empêchée. Car oui, le livre est une arme. Il nous pousse à réfléchir. «Il [Ray Bradbury] a su montrer que, pour une société, la prospérité n'était pas synonyme de libération.»

Les deux auteurs lient le progrès à la disparition des arts. Dans Paris au XXe siècle, la société - française, mais nous pouvons supposer que cela s'étend au monde - conçoit les sciences et la technologie comme les domaines de réussite : « Nous avouerons que l'étude des belles lettres, des langues anciennes (le français compris) se trouvait alors à peu près sacrifiée ; le latin et le grec étaient des langues non seulement mortes, mais enterrées». Le protagoniste se fait huer lorsqu'il reçoit le prix de Latin. Dans ce monde dystopique, tout le monde sait lire et écrire, mais les études littéraires et artistiques n'ont plus aucun prestige. Pour Fahrenheit 451, bien que les livres soient interdits, il faut continuer de donner l'impression à la population qu'elle peut en quelques secondes connaître tous les classiques, que c'est une perte de temps d'aller chercher plus loin ; «Les classiques ramenés à des émissions de radio d'un quart d'heure, puis coupés de nouveau pour tenir en un compte-rendu de deux minutes, avant de finir en un résumé de dictionnaire de dix à douze lignes.»

Leur différence se trouve dans la manière dont le danger est énoncé. Jules Verne a vécu dans un âge de constante évolution industrielle. Le progrès était vu comme une libération, et bien qu'il ait, à la fin de sa vie, été plus critique, il n'aurait pas pu s'imaginer comment toutes ses inventions allaient devenir, dans les mains de l'homme, un désastre. Ray Bradbury se concentre plus sur l'aspect sociologique. Il montre que le vrai danger n'est pas les machines, mais l'Homme qu'il y a

derrière. Le progrès scientifique et technologique n'est pas synonyme de progrès moral. Lors d'un entretien en 1999, 50 ans après avoir rédigé Chroniques Martiennes, lorsque le journaliste lui demande si, aujourd'hui le livre serait exactement pareil, Bradbury répond : «Ce serait en gros le même livre, car il s'agit d'un mélange de mythes [...] de ma passion d'enfant pour l'Égypte ancienne, de ce que j'ai lu sur l'invasion de l'Amérique du Sud par les Espagnols, notamment Cortez, et de certains aspects de notre comportement vis-à-vis des Indiens d'Amérique ; or, dans mon esprit, rien de tout cela n'a changé. Je crois savoir qu'en matière d'exploration, nous avons été plus prudents lorsque nous sommes allés sur la Lune. [...] Les Chroniques martiennes tournent autour de cette histoire de bactéries ; voyez ce que nos bactéries ont fait aux Indiens d'Amérique ; en retour, nous avons ramené des maladies en Europe... Non, je ne crois pas que le livre serait très différent.»

Nous pourrions encore en discuter pendant longtemps. Comment dans «Comme on se retrouve», les hommes blancs, après la destruction de la Terre, viennent plaider leur cause auprès des hommes noirs qui sont partis sur Mars. La rancune face au lynchage, à l'esclavage moderne, la ségrégation, puis la proposition de cet ambassadeur blanc d'être à son tour discriminé s'ils les accueillent sur la planète, et finalement le pardon qui est plus fort que la vengeance.

«L'homme» qui montre à quel point l'homme veut toujours aller plus loin, il cherche ce qu'il a déjà devant lui, mais sa frénétique recherche le lui enlève ensuite. Il n'y a plus aucun moyen d'arrêter cette course frénétique vers toujours mieux, toujours plus.

« CES DIVERSES AMÉLIORATIONS CONVENAIENT BIEN À CE SIÈCLE FIEVREUX, OÙ LA MULTIPLICITÉ DES AFFAIRES NE LAISSAIT AUCUN REPOS ET NE PERMETTAIT AUCUN RETARD. QU'ÉUT DIT UN DE NOS ANCÊTRES À VOIR CES BOULEVARDS ILLUMINÉS AVEC UN ÉCLAT COMPARABLE À CELUI DU SOLEIL, CES MILLE VOITURES CIRCULANT SANS BRUIT SUR LE SOURD BITUME DES RUES, CES MAGASINS RICHES COMME DES PALAIS, D'OÙ LA LUMIÈRE SE RÉPANDAIT EN BLANCHES IRRADIATIONS, CES VOIES DE CIRCULATION LARGES COMME DES PLACES, CES PLACES VASTES COMME DES PLAINES, CES HÔTELS IMMENSES DANS LESQUELS SE LOGEAIENT SOMPTUEUSEMENT VINGT MILLE VOYAGEURS : CES VIADUCS SI LÉGERS : CES LONGUES GALERIES ÉLÉGANTES, CES PONTS LANCÉS D'UNE RUE À L'AUTRE. ET ENFIN CES TRAINS ÉCLATANTS QUI SEMBLAIENT SILLONNER LES AIRS AVEC UNE FANTASTIQUE RAPIDITÉ. IL ÉUT ÊTÉ FORT SURPRIS SANS DOUTE : MAIS LES HOMMES DE 1960 N'EN ÉTAIENT PLUS À L'ADMIRATION DE CES MERVEILLES ; ILS EN PROFITAIENT TRANQUILLEMENT, SANS ÊTRE PLUS HEUREUX, CAR, À LEUR ALLURE PRESSEE, À LEUR DÉMARCHÉ HÂTIVE, À LEUR FOUGUE AMÉRICAINNE, ON SENTAIT QUE LE DÉMON DE LA FORTUNE LES POUSSAIT SANS RELÂCHE NI MERCI. »

Il est nécessaire de prendre ces livres, en tout cas ceux de Bradbury (puisque ce que Jules Verne avait prédit est déjà arrivé), avec tout l'optimisme que nous avons, car son but n'est pas de nous faire peur : " Je ne prédisais pas l'avenir, j'essayais de l'empêcher. " Prenez tout l'optimiste possible pour affronter les œuvres de science-fiction citées dans l'article.

«PARCE QUE J'AI CONSTATÉ QUE CE QUE CES MARTIENS POSSÉDAIENT ÉTAIT LARGEMENT AUSSI BIEN QUE TOUT CE QUE NOUS POURRONS JAMAIS ESPÉRER OBTENIR. ILS SE SONT ARRÊTÉS LÀ OÙ NOUS AURIONS DÙ LE FAIRE IL Y A CENT ANS.»

GALIT

BIBLIOGRAPHIE :

- Baudou Jacques, « Les grandes thématiques de la science-fiction », Presses Universitaires de France, Paris, 2003, p. 65-117.
- Verne Jules, Paris au XXe siècle, Hachette, Paris, 1994.
- Bradbury Ray, Chroniques martiennes, Éditions Denoël, Paris, 1997.
- Bradbury Ray, L'homme illustré, Éditions Denoël, Paris, 2021.
- Cordesse Gérard, « La science-fiction de Ray Bradbury », Caliban, n°6, janvier 1969, p. 77-83.
- Gilet Amandine, « Jules Verne, visionnaire, le futur omniprésent dans ses œuvres: Dans quelle mesure, pouvons-nous dire que Jules Verne est un visionnaire ? », Travail personnel encadré, Lycée Elie Vinet, Barbezieux, 2018-2019.
- « Les Grands Entretiens », Lire Magazine littéraire, n°500, octobre 2021.
- Monette Pierre, « Fahrenheit 451 de Ray Bradbury : hommes-livres, hommes libres », Entre les lignes, vol. 1. n°3, printemps 2005, p. 50–51.

WEBOGRAPHIE :

- En un combat douteux (blog), « « Un coup de tonnerre » par Ray Bradbury (1952) », En un combat douteux, 2019. Mis en ligne le 16 avril 2019, consulté le 25 novembre 2022. URL : http://enuncombatdouteux.blogspot.com/2019/04/un-coup-de-tonnerre-par-ray-bradbury.html
- Barazon Tatjana, « Des livres dans la tête : la bibliothèque imaginaire chez Bradbury, Canetti et Joyce », Conserveries mémorielles [En ligne], n°5, 2008. Mis en ligne le 01 octobre 2008, consulté le 25 novembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/cm/129
- Bradbury Literary Works LLC, « Ray Bradbury Website » [en ligne], Consulté le 25 novembre 2022. URL : https://raybradbury.com/
- Bradbury Ray (auteur), Constales Denis (copiste), Fahrenheit 451, [en ligne], Mis en ligne en 2003, consulté le 25 novembre 2022. URL : http://sami.is.free.fr/Oeuvres/bradbury_fahrenheit_451_fr.html
- Lafon Cathy, « États-Unis : il y a 70 ans, McCarthy lance une «chasse aux sorcières» contre les communistes », Sud-Ouest [en ligne], 2020. Mis en ligne le 09 février 2020 à 18h27, consulté le 25 novembre 2022. URL : https://www.sudouest.fr/politique/etats-unis-il-y-a-70-ans-mccarthy-lance-une-quot-chasse-aux-sorcières-quot-contre-les-communistes-2061419.php
- Soriano Marc, « VERNE JULES - (1828-1905) », Encyclopædia Universalis [en ligne], Consulté le 25 novembre 2022. URL : http://www.universalis-edu.com.ezproxy.u-bordeaux-montaigne.fr/encyclopedie/jules-verne/

1. Verne Jules, Paris au XXe siècle, Hachette, Paris, 1994. p.7 Avant-propos de Véronique Bedin
Bradbury Literary Works LLC, « Ray Bradbury Website »
Bradbury Literary Works LLC, « Ray Bradbury Website »
Baudou Jacques, « Les grandes thématiques de la science-fiction », Presses Universitaires de France, Paris, 2003, p.66
Bradbury Ray (auteur), Constales Denis (copiste), Fahrenheit 451, [en ligne]

6. Bradbury Ray, Chroniques martiennes, Éditions Denoël, Paris, 1997. p.210-211
7. Cordesse Gérard, « La science-fiction de Ray Bradbury », Caliban, n°6, janvier 1969, p. 80.
8. Verne Jules, Paris au XXe siècle, Hachette, Paris, 1994. p.29
9. Ibid
10. « Les Grands Entretiens », Lire Magazine littéraire, n°500, octobre 2021.
11. Verne Jules, Paris au XXe siècle, Hachette, Paris, 1994. p.43
12. Bradbury Literary Works LLC, « Ray Bradbury Website »
13. Bradbury Ray, Chroniques martiennes, Éditions Denoël, Paris, 1997. p.109



CULTURE SHARE 2099: LA REVANCHE DES PARIAS

L'événement Caritatif qui a secoué Positivement l'Opinion Publique, mais dont les Principes ont suscité l'indignation des générations Plus âgées.

C'est Culture Share (CULS), le nom de l'événement caritatif d'hier, 3 décembre 2099, qui a fait l'objet de nombreuses critiques positives pour sa richesse culturelle et son épaisseur morale. Malheureusement, le projet a reçu des remarques très négatives de la part de ceux qui ont vécu à des époques différentes, qui ont vraiment du mal à s'adapter aux changements sociétaux sur lesquels s'est basée la société actuelle.

En effet, au cours du siècle dernier, beaucoup de choses ont changé au niveau mondial : plusieurs épidémies et catastrophes climatiques se sont succédé au fil des ans, décimant la population. Le modèle de la société a changé et une plus grande importance a été accordée aux nouvelles et anciennes questions culturelles. De plus, une nouvelle sensibilité des personnes à l'égard de ceux qui une fois étaient mises à l'écart est née.

Le CULS, organisé par le département des cultures internationales, a eu lieu dans un quartier très emblématique, à l'intérieur du centre culturel de la ville, qui dans le passé avait la réputation d'être l'un des lieux les plus dégradés de la ville. Ici, il y avait plusieurs stands, chacun représentant la culture d'un État et l'expérience d'un sans-abri, qui présidait également le stand en question.

Le but de CULS est, comme son nom l'indique, le partage de la culture. En échange d'une contribution soit économique, soit symbolique qui vise à soutenir les sans-abris dans leurs projets de vie et de travail, ceux-ci s'engagent à raconter leur histoire et quelques curiosités sur leur pays d'origine ou leur personnalité, aux participants, qui sont principalement des personnes aisées issus d'un milieu bourgeois.

L'oeil est
LEMIROIR
de l'âme



Malgré son succès, plusieurs personnes âgées interrogées par nos agents ont vivement critiqué le programme CULS, en mettant en avant le caractère faussement futuriste, absurde et hypocrite de cet événement.

L'un d'eux, Jean Bobard, 70 ans, dit :

"C'est absurde ! De mon temps, les sans-abris étaient ignorés, et la pauvreté était cachée et traitée avec honte ou au mieux avec compassion.

Personnellement, je pense que c'était mieux ainsi. Ceux qui ne sont même pas capables de gagner leur pain, ne méritent pas d'être admirés et inclus dans société !".

En revanche, Eléonore Cauchemar, 66 ans, dit : "Je ne comprends pas pourquoi cet événement plait autant, c'est juste une bêtise mise en acte par les gens qui ne sont pas encore capables d'admettre qu'ils n'ont que de la répulsion pour la pauvreté et prétendent être ouverts et inclusifs uniquement pour se conformer à tout prix à la norme. Nous, les générations plus anciennes, étions plus intransigeants, mais au moins, nous n'avions pas à nous soucier de partager nos espaces et notre monde avec des gens qui, il y a quelques décennies, vivaient en marge de la société."

Les témoignages de ces personnes représentent cependant des cas isolés. En effet, entre hier et aujourd'hui, plus de la moitié des participants se sont inscrits à plusieurs associations qui travaillent pour promouvoir les activités des SDF et s'occupent de leur insertion dans la société en tant que membres actifs et porteurs de nombreuses connaissances.

En outre, plus de 6 000 euros ont été collectés et seront investis dans des centres où les personnes sans domicile fixe pourront s'exprimer et se raconter, en animant plusieurs ateliers tout au long de l'année.

Le CULS peut être considéré comme un événement culturel, mais aussi éducatif, et un nombre énorme de personnes, adultes et jeunes, y ont participé hier.

Le but de ce projet est de montrer les SDF comme des personnes ayant un bagage personnel mais aussi culturel très vaste, qui doit être valorisé et partagé avec ceux qui n'ont pas la possibilité d'accéder à ces connaissances.

Il est donc probable qu'il sera répété chaque année, et des sources fiables affirment que ce type d'événement se propage à travers le monde et que son impact sur l'opinion publique est très fort.

**ARTICLE ECRIT
PAR FLORA**